



Saint-Sébastien-d'Ajarsville

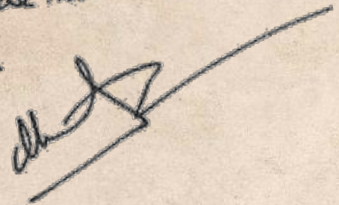
SENTIER PATRIMONIAL

*À LA DÉCOUVERTE D'UNE
HISTOIRE CÉVENOLE...*



L'avenir est une porte, le passé en est la clé. (Victor Hugo)

Ce livret est le fruit de trois années de travail collectif
des agrifoliens, d'associations et d'organismes locaux.
Notre petite commune d'à peine 500 habitants, implantée dans
un environnement préservé, a de quoi surprendre de par les
richesses qu'elle recèle.
Architecture, agriculture, religion, passé minier, biodiversité, ...
Plongez-vous dans la passionnante histoire de notre commune
et de ses habitants.
Bonne lecture et bonne découverte !



Guy Manificier

Maire de Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille

Le 17 septembre 2022

SOMMAIRE

Plan du sentier patrimonial	2
Notre sentier patrimonial, un beau projet collectif	3
Le Temple - Le prix à payer pour vivre sa foi	5
Ce château nous conte sept siècles d'histoire	7
Les fours à chaux	9
La mine à eau de Montaigu	11
La Gleisasse, petite église dans la fureur de l'histoire	13
La Gleisasse, une architecture romane typique du Languedoc	15
Le Chaos de l'Amous, un amas de blocs impressionnants	17
Un aqueduc inattendu et spectaculaire	19
Le Béal, ce petit canal qui permettait la vie	21
La Fabrègue, un hameau typique de la vie cévenole	23
Des paysans, sculpteurs de montagne	25
La tradition des petits cimetières familiaux	27
Le couple sol-plante au cœur des écosystèmes	29
Le Castellas, la gloire passée des seigneurs d'Aigrefeuille	31
Le Castellas, une habitation très stratégique	33
Les mines et les usines	35
Des bactéries pour réduire la pollution	37
500 millions d'années de bouleversement	39
Le premier temple n'est plus qu'un souvenir	41
Un paysage en mouvement	43
Importance et richesse des zones humides	45
Remerciements	46

À la découverte d'une histoire cévenole...



Chaos de l'Amous



Aqueduc



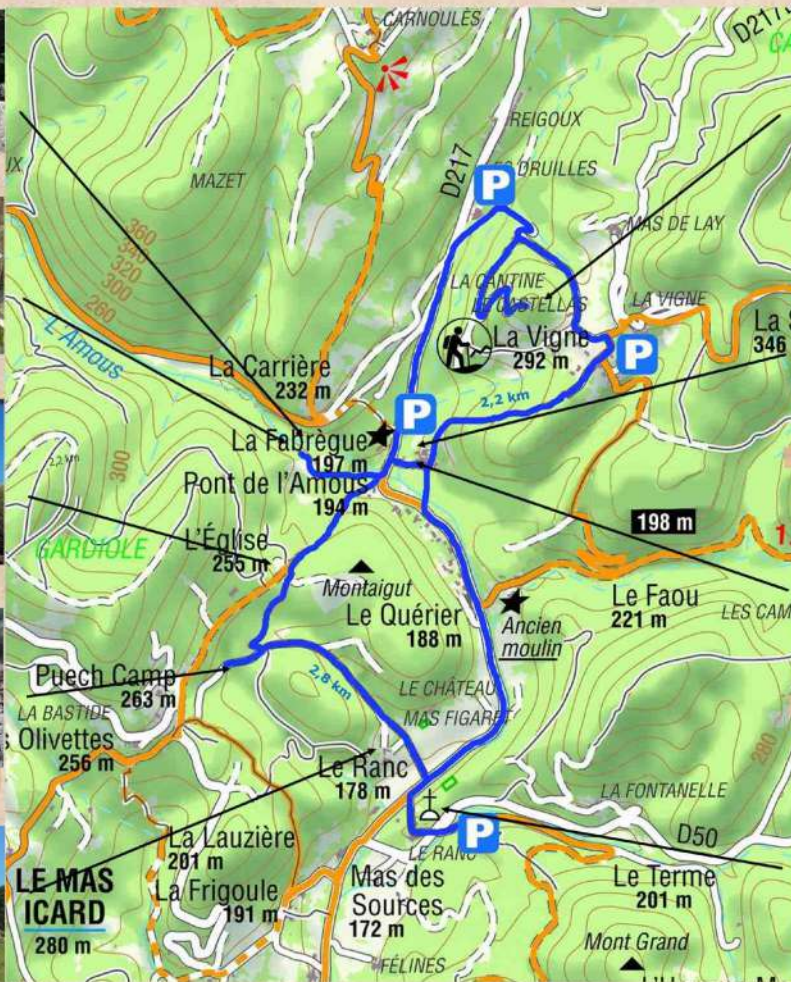
Gleissasse XIIe siècle



Mine d'eau de Montaigu



Le Château



Castellas XIIe siècle



Le couvert de la Fabrègue



La calade de la Fabrègue



Le Temple

Notre Sentier Patrimonial, un beau projet collectif...

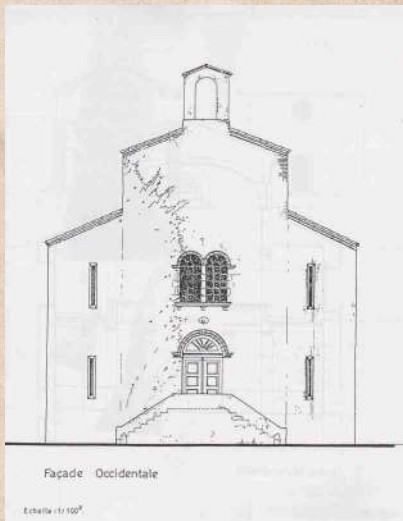
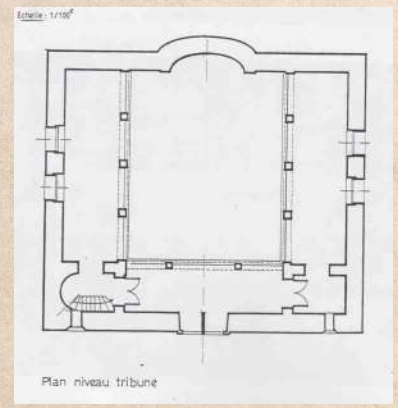
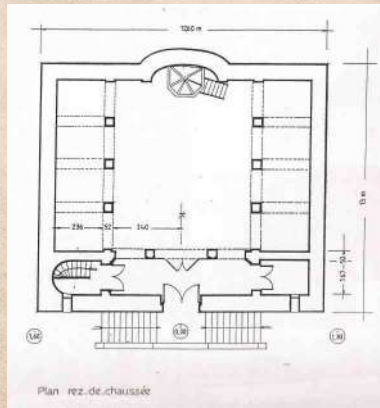
Sur le grand huit de 5 km que trace notre sentier (deux boucles de 2,2 et 2,8 km), chaque promeneur peut s'aventurer en explorateur... L'important est d'ouvrir son regard et son imaginaire pour entendre les mille histoires qu'il raconte.

Les édifices qui le jalonnent, que nous avons pour la plupart rendus à la vue et sauvés, révèlent l'épopée religieuse, politique, économique, qui durant des siècles a modelé notre commune.

Ses curiosités géologiques nous plongent dans la mer d'il y a 500 millions d'années et disent comment, de bouleversements en métamorphoses, est apparue notre vallée cévenole. Il montre aussi comment les siècles modifient sans cesse notre paysage et sa végétation qui s'adaptent à l'activité humaine et au climat.

Au-delà, pour nous les agrifoliens, ce sentier raconte une belle histoire d'aujourd'hui : sa création a duré presque quatre années de dossiers à remplir, de sites à débroussailler, de travaux à gérer, de tables d'information à rédiger et illustrer... autour desquels un conseil municipal a travaillé en synergie avec les bénévoles des associations impliquées, tous liés par l'identité commune que notre sentier révèle.

Nous sommes donc très fiers de vous présenter le fruit d'une collaboration fructueuse portée par des personnes venant de différents horizons mais tous mus par un seul et même objectif : vous faire partager notre attachement à ce territoire cévenol à travers la sauvegarde de son patrimoine.



Le Temple – Le prix à payer pour vivre sa foi

Après l'Ordonnance d'Orléans*, en janvier 1561, les habitants de Saint Sébastien décident à l'unanimité de quitter le giron de l'église catholique pour adhérer à la réforme protestante calviniste.

Ayant trouvé dans la foi au Christ une relation nouvelle avec Dieu, paix et liberté, ils veulent Lui rendre le culte qui Lui est dû, selon leur conscience. L'église médiévale sur la colline, dédiée à Saint Sébastien, est abandonnée, les biens du clergé vendus. Vers 1650, un premier temple est construit au quartier du temple (cimetière actuel) ; les protestants sont obligés de le détruire en 1685 suite à la Révocation de l'Edit de Nantes, qui ouvre un temps de persécutions et de clandestinité pour la communauté. La géographie de la commune en fait un lieu privilégié pour les assemblées clandestines ; les prédicants et les camisards s'y réfugient souvent.

Malgré les drames causés par la guerre des Cévennes, le culte protestant perdure durant le XVIII^e siècle. Une quarantaine d'années après la liberté acquise par la Déclaration des droits de l'homme, le conseil municipal projette la construction d'un temple. En 1839 un terrain de 300m² est acheté au hameau du Ranc au sieur Boisset. Le devis initial, pris en charge aux trois quarts par les fidèles, s'élevait à 10500 francs, mais des imprévus doublèrent la facture finale. Le bâtiment fut terminé en 1842. C'est au prix de gros efforts et de sacrifices de la population, et après bien des délibérations que le conseil municipal s'acquitta, au bout de 15 ans, de cette dette. L'édifice est une réussite architecturale. Ancré dans la colline, ce qui explique l'escalier de façade, il combine le plan centré cher aux protestants (carré de 13 m avec vastes tribunes sur trois côtés) avec le rappel de la basilique paléochrétienne à trois nefs convergeant vers une mini-abside où se dresse la chaire. Les baies doubles rappellent la double nature du Christ, tandis que la série des arcatures aveugles symbolise le peuple du Livre.

*Suite aux États généraux d'Orléans, une ordonnance est rédigée par le chancelier Michel de l'Hospital, elle accorde la liberté de culte aux protestants.



Propriété privée, ne se visite pas.

1 Vraisemblablement le mas du Cros (1279), habitat d'un coseigneur puis maison du fermier dès le XVI^{ème} siècle.

2 Salle voûtée avec cheminée, ancien logis devenu bergerie au XVII^{ème} siècle.

3 Tour: ses éléments du XV^{ème} siècle suggèrent qu'elle fut construite par les Saze. Des graffitis datés de 1704 suggèrent que des prisonniers protestants y ont été incarcérés vers la fin de la guerre des Camisards.

4 Extension agricole vers 1640.

5 Corps de logis principal. Le rez-de-chaussée date probablement du XV^{ème} siècle. Il a été surélevé vers le XVII^{ème} siècle. A la Révolution, les instances de la commune siègent au Château.

6 Cour centrale appelée cour de l'Arbouse.

7 Chapelle catholique qui servit d'église paroissiale au XVIII^{ème} siècle

8 Le hall abrite les escaliers desservant les étages. Cet espace autrefois extérieur confirme l'ancienne séparation entre le mas et le logis.

9 Bergeries avec greniers à foin, devenus étable à vaches et habitation des fermiers de 1930 à 1970. Les étages supérieurs de tous les bâtiments ont servi de magnaneries (pour l'élevage du ver à soie) dès le XVIII^{ème} siècle.

10 Bassins alimentés par le long canal partant de l'Amous via l'aqueduc.

Ce château nous conte sept siècles d'histoire.

Sa sobre façade cache une histoire mouvementée.

À la fin du XIII^{ème} siècle le modeste mas de Cros se dressait sur cet emplacement. Il appartenait à une grande famille noble, les Aigrefeuille, dont le château principal sur la colline (le Castellas) venait d'être détruit par les représentants du roi. Ruinés, les Aigrefeuille vont peu à peu céder la place à d'autres familles nobles qui seront coseigneurs des biens de cette vallée durant plus d'un siècle; les Folhaquier, les Tresfont et les Meyrueis.

Puis au début du XIV^{ème} siècle une riche famille de marchands de soie s'installe à Anduze, les Saze. Ils achètent de nombreuses propriétés dans la région et deviennent coseigneurs d'Aigrefeuille en 1334. La seigneurie passe ensuite aux Bossuges qui, avec leurs sujets, adoptent la Réforme protestante en 1561. Un siècle plus tard, la famille retourne au catholicisme. En 1746, Jacques de Rozel de Bossuges, dernier seigneur de St Sébastien, resté célibataire et sentant sa fin venir, lègue tous les biens de la seigneurie d'Aigrefeuille au bureau de charité de la ville d'Alès. L'hôpital d'Alès va gérer ces biens durant un siècle, transformant le château en bâtiment agricole de rapport au détriment des éléments architecturaux anciens.

Le château est enfin acheté en 1849 par Scipion Gautier, issu de la première famille de potiers d'Anduze. Ses descendants sur sept générations l'ont conservé jusqu'à ce jour.

Le château actuel résulte d'une harmonisation, à la fin du XVIII^{ème} siècle, de bâtiments disparates pour en faire un logis classique entre cour et jardin, offrant sa belle façade recomposée face à la vallée. Des bâtiments primitifs se distinguent: à l'angle sud-est, une tour percée de baies à traverse, deux belles salles voûtées d'arête ancrées dans la colline et une chapelle dans la cour, réalisations probables des Saze au début du XVI^{ème} siècle.



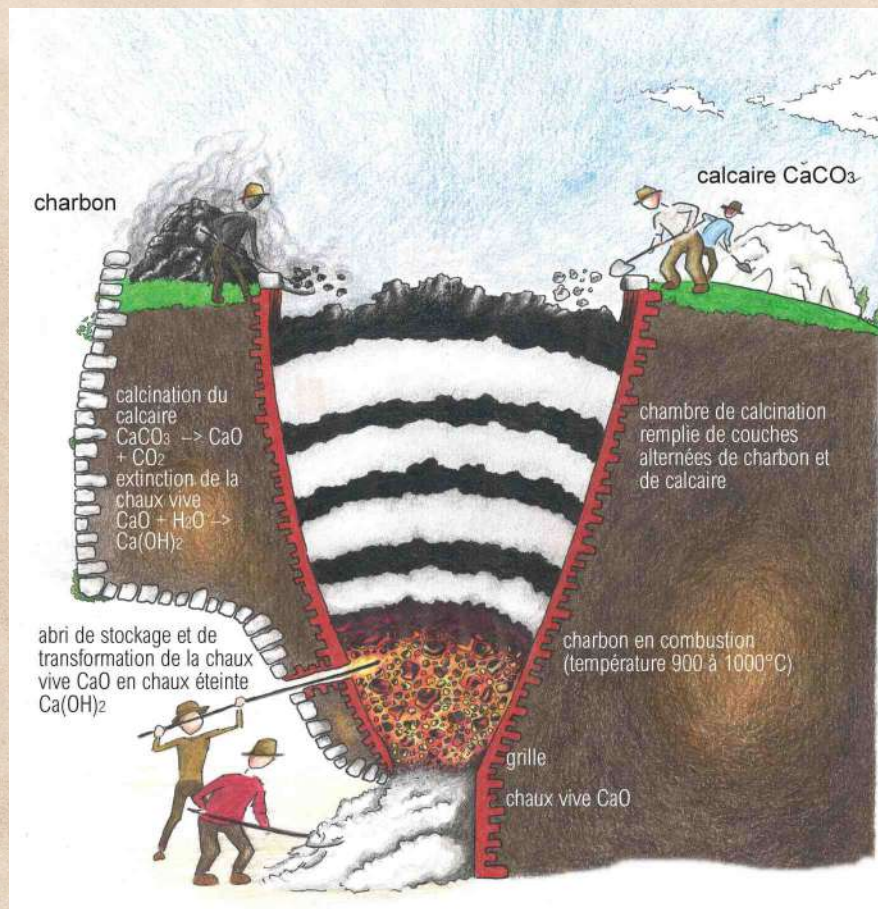
Les principaux usages de la chaux :

Chaux éteinte :

- en enduits muraux, crépis, badigeons,
- dans la construction comme mortier.

Chaux vive :

- pour le chaulage, l'amendement des terres, en particulier les terres acides bien répandues sur le territoire de la commune,
- dans le traitement des arbres fruitiers,
- comme antiseptique, badigeonnage dans les bâtiments abritant des animaux (étables, écuries, etc),
- pour le traitement des cadavres.



©Dessin : Elisa Romestan

Les fours à chaux

Trois fours à chaux existent encore aujourd'hui sur la commune de Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille : le premier, dit de Montaigu, sur la route de la Bastide, le second à proximité de la mairie, le dernier à la sortie ouest du hameau de Carnoulès.

Le four de Montaigu reste le plus rustique et le plus petit (environ deux fois moindre que celui de Carnoulès). Celui de la mairie, de taille intermédiaire, est bien conservé ; construit à proximité de l'eau, en bordure de l'Amous, les chauxfourniers pouvaient donc procéder aisément à l'extinction de la chaux vive. Le four de Carnoulès, le mieux préservé, est le seul dont la chambre de calcination n'a pas été comblée.

De par leur petite taille, donc une capacité de production de chaux vive limitée, ces fours devaient avoir surtout un usage agricole d'autant plus que deux d'entre eux se trouvent éloignés de tout point d'eau, celle-ci étant nécessaire pour l'extinction de la chaux vive. Celui de la mairie, à quelques mètres du ruisseau Amous, pouvait par contre produire de la chaux éteinte. Peut-être ce four avait-il été construit pour le seul usage de l'usine de traitement du minerai de plomb toute proche.

La matière première, le calcaire, (calcaires gris-bleu du Jurassique inférieur) provenait des alentours. Le combustible utilisé était du charbon de bois produit localement ou du charbon extrait des mines voisines d'Alès.

Fonctionnement d'un four à chaux

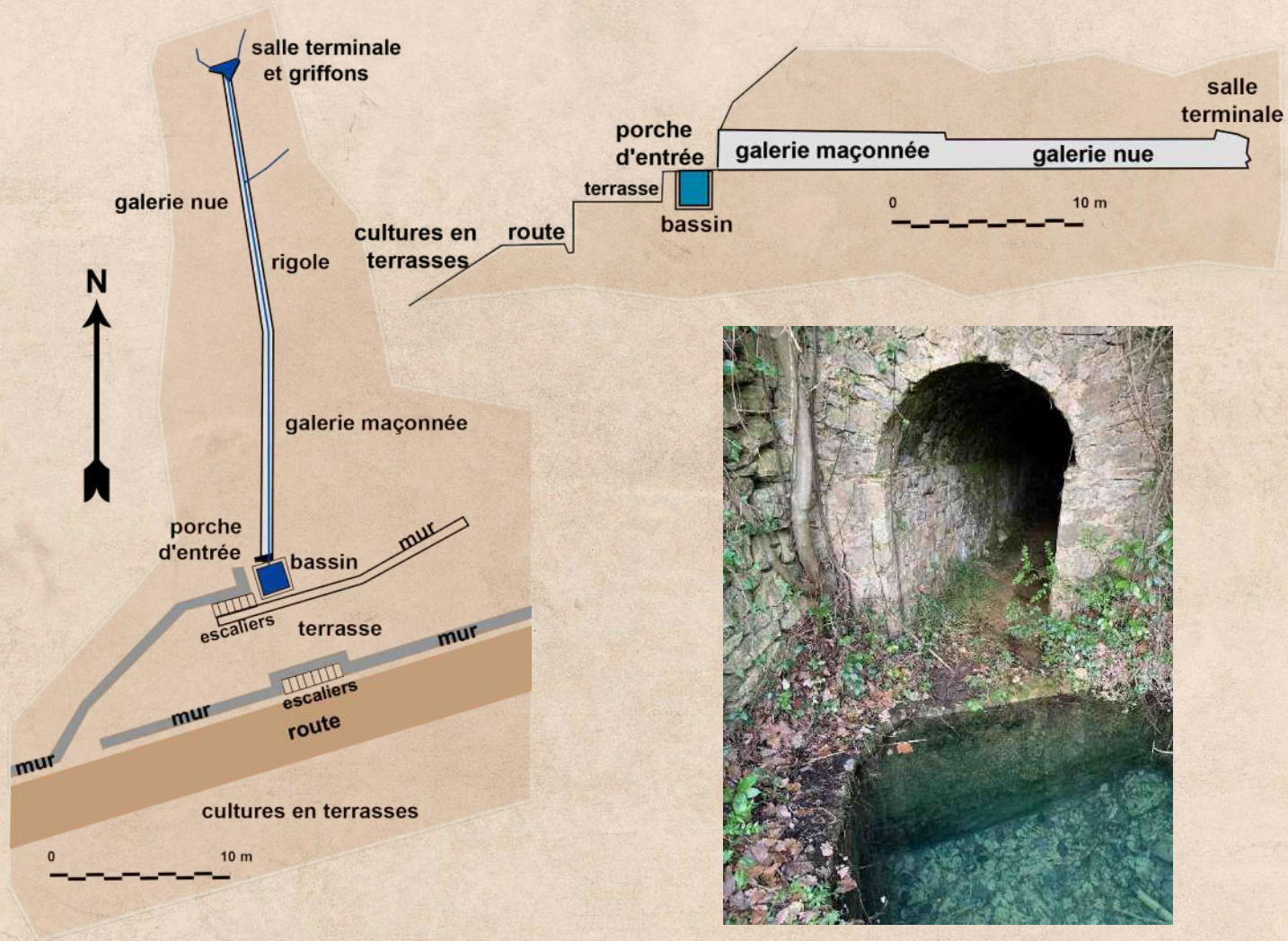
La pierre calcaire, extraite d'une carrière voisine, est brisée en morceaux de la taille du poing. Ceux-ci sont introduits dans la chambre de combustion par l'ouverture supérieure du four, le gueulard d'enfournement, mêlés à des blocs de charbon ou d'antracite. Une grille solide placée au-dessus du foyer retient cette masse.

Par l'ouverture inférieure, le gueulard de défournement, les ouvriers (chauxfourniers) introduisent du bois pour enflammer le charbon.

La combustion permet d'atteindre une température de 900 à 1000 °C. Elle s'auto-entretient. Au fur et à mesure de la calcination les pierres de la partie inférieure, transformées en chaux vive, sont retirées par le gueulard inférieur et séparées des résidus de combustible.

Du calcaire et du combustible sont donc régulièrement ajoutés par le haut de la chambre de combustion, assurant ainsi un fonctionnement en continu. Généralement il fallait, en poids, 20 % de charbon par tonne de calcaire.

Selon les besoins la chaux vive peut alors être transformée en chaux éteinte en la plongeant dans de l'eau.



La mine d'eau de Montaigu, trouver l'eau au coeur des montagnes.

L'eau est un élément indispensable à toute forme de vie à la surface de la Terre mais n'est pas pour autant répartie de façon équitable. Ses besoins en eau douce allant en croissant, l'homme n'a pu se contenter des eaux de pluie et de surface (rivières, lacs) ; il a donc réalisé **en surface** des barrages, des retenues, puis **en profondeur** des puits et des mines d'eau. Il lui a fallu également réaliser des canaux, de nombreux petits ouvrages hydrauliques pour distribuer cette eau vers les terres souvent cultivées en terrasses dans les Cévennes et leur piémont. En Cévennes, les mines d'eau se trouvent tout autant dans les zones calcaires que dans celles occupées par les schistes.

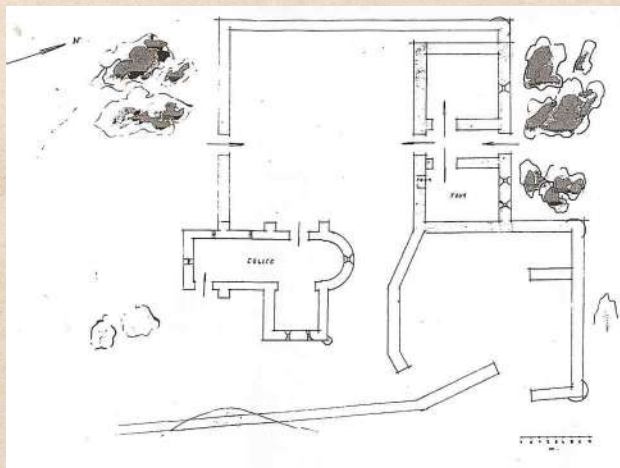
Creusée dans des calcaires la mine d'eau de Montaigu en est un bel exemple. **Elle est toujours en service** et utilisée pour l'irrigation des terres cultivées sur les pentes en dessous. Son débit n'est pas régulier, il arrive même qu'en fin d'été elle soit tarie. L'excédent d'eau rejoint par un petit vallon le cours de l'Amous au fond de la vallée.

Le savoir des Anciens :

Des mines d'eau existaient depuis l'Antiquité. On ignore l'âge de celle-ci qui a été creusée à la pelle et au pic avant d'être consolidée par une voûte. Elle témoigne d'une observation précise des sols par les Anciens au fil des périodes sèches et pluvieuses, jusqu'à comprendre parfaitement la géologie du terrain. Ce savoir associé à leur intelligence des phénomènes hydriques leur permettait de situer l'existence d'une eau invisible qu'il suffirait d'atteindre pour la drainer.

L'aspect monumental de l'ensemble souligne son importance pour l'activité agricole ; après avoir irrigué les cultures en contrebas, l'eau restante formait un ruisseau, le Valat de Crozes, qui longeait le grand pré devant le château puis se jetait dans l'Amous.

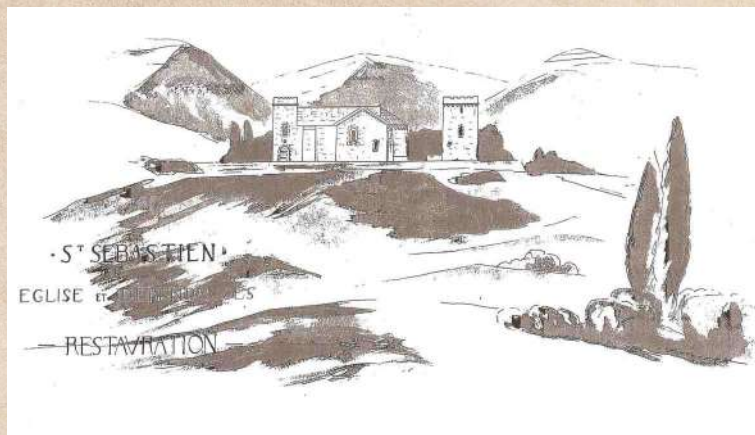




Drôle de nom pour une église :

Eglise se dit **glèisa** en occitan, glèisas (on prononce le s) au pluriel. Ce pluriel n'étant pas justifié ici, on suppose que le nom **glèissasse**, apparu à une période où le culte protestant s'était imposé et où l'église est abandonnée, est peut-être un sobriquet à connotation péjorative indiquant qu'il s'agit d'un vieux bâtiment en ruine.

Architecte en chef des Monuments Historiques et originaire du château, **Jean-Pierre Dufoix, vers 1960**, a tracé ce plan et imaginé ce dessin du prieuré disparu en se fondant sur des traces subsistant au sol.



La Gleissasse, petite église dans la fureur de l'histoire

Cette église en ruine est tout ce qui reste du prieuré bénédictin Saint Sébastien de Malenque, dépendance de la grande abbaye de Gellone (Saint-Guilhem-le-Désert) via Saint-Pierre de Sauve. Ce prieuré est un témoin de la dynamique d'expansion des grands ordres religieux en Cévennes aux XIe-XIIe siècles, au gré des donations de seigneurs laïcs.

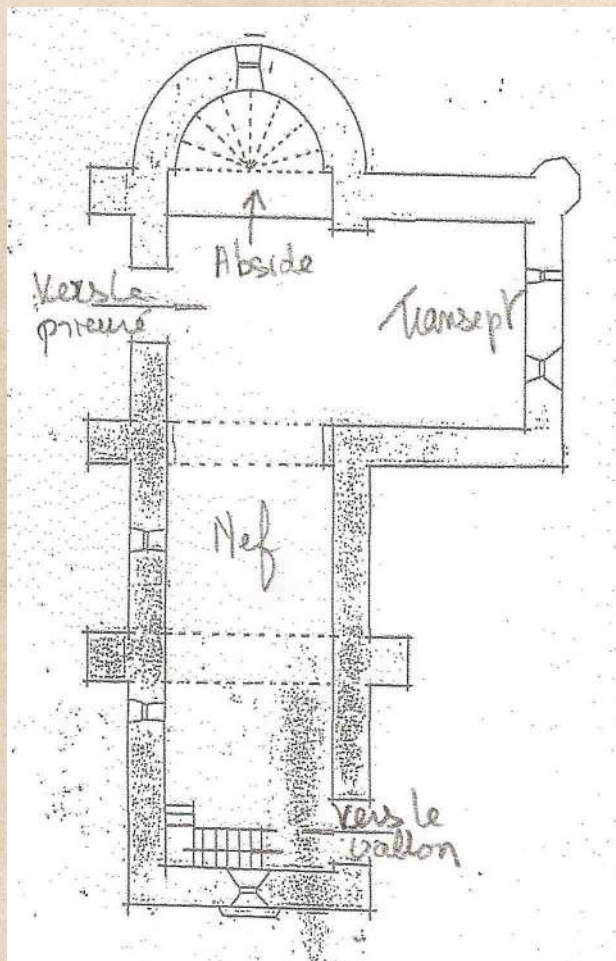
Le plus fréquemment, ces prieurés ont généré la création d'un hameau distinct du village castral, comme c'est le cas ici : la commune actuelle est le résultat, vers 1340, de la fusion des terroirs et des désignations des deux pouvoirs qui la constituent : la priorale (devenue paroissiale à cette date) dédiée à Saint-Sébastien et la famille seigneuriale des Aigrefeuille. Le hameau prioral a pu se développer sur le flanc sud en contrebas de l'église, dont témoigne une maison médiévale subsistante, peut-être ce mas de Malenque mentionné en 1269 comme appartenant à noble Pierre d'Aigrefeuille. En 1309, le prieur de Saint-Sébastien est Pierre de Montuzorgues, cadet d'une famille noble de Mialet.

En 1561, l'ensemble des habitants de Saint-Sébastien se déclare pour la réforme protestante ; **l'église est alors abandonnée** sans qu'on soit sûr que le sobriquet qui la désigne désormais, « gleizasse », ait une connotation péjorative. Le service religieux catholique n'y fut rétabli qu'à la Paix d'Alès en 1629 et des **restaurations faites en 1675 et en 1687** ; à cette dernière date, deux ans après la révocation de l'Édit de Nantes, il semble que des défenses aient été réalisées.

En 1702, dans la nuit du 9 au 10 décembre, alors que la guerre des Camisards fait rage, les troupes du chef camisard Rolland brûlent les églises de Générargues et de Saint Sébastien ; le culte catholique est alors reporté en l'église d'Anduze, puis à partir de 1707, à la chapelle du château de Saint Sébastien. **L'église est ensuite réparée et, de 1709 à 1794**, six prêtres se succédèrent dans une paroisse quasiment dépourvue de fidèles, avant que l'église ne soit rendue à la Fabrique d'Anduze, puis cédée par ordonnance royale en 1826 aux hospices d'Alès. L'église est désormais la propriété de la municipalité depuis mai 2022.



Dans les années soixante, ce plan fut établi par Jean-Pierre Dufoix, Architecte en chef des Monuments Historiques et originaire du château.



La Gleisasse, une architecture romane typique du Languedoc

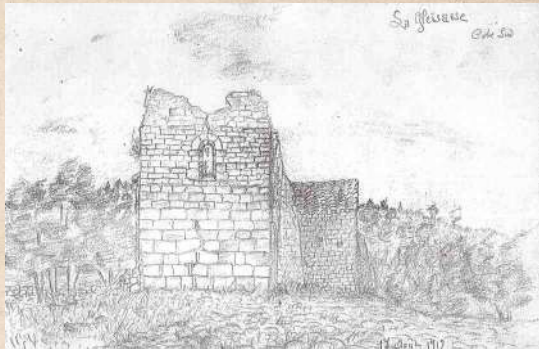
Cette église du milieu du XII^{ème} siècle est posée à la rupture de pente d'un replat surplombant le village de la Fabrègue.

Elle était accolée au nord à un prieuré fortifié dont subsistent les murs arasés.

Elle est constituée d'une **nef unique à trois travées** (16,30 x 4,30 m en dimensions internes), autrefois voûtée en berceau plein cintre et terminée par une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four qui est toujours debout. Deux portes la desservaient, l'une vers le prieuré au nord-est et l'autre sans doute percée à posteriori au sud-ouest. Sa belle abside est particulièrement soignée avec son alternance d'assises plates et cubiques couronnées d'une frise d'arcatures lombardes typique des églises romanes du Midi.

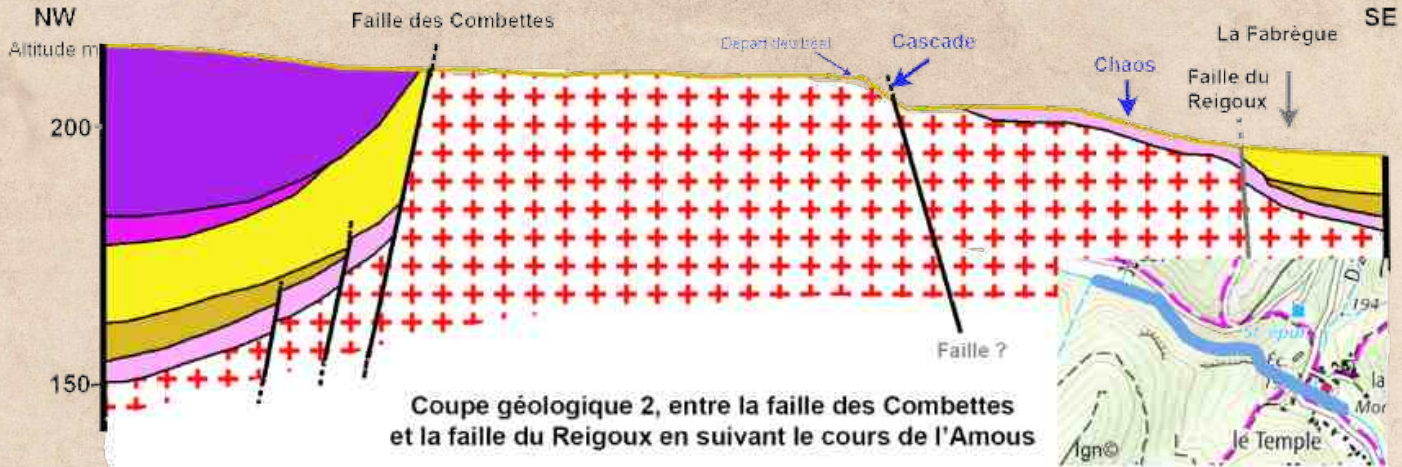
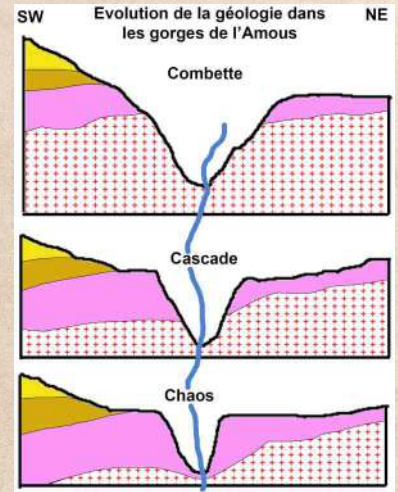
À la fin du Moyen Âge, pour accueillir plus de fidèles, elle a été agrandie par l'ajout du large transept voûté accolé au sud, portant de discrètes traces de peinture murale.

Une bergère de Générargues a dessiné ces deux vues de la gleisasse **en 1919**, tout en gardant ses chèvres :

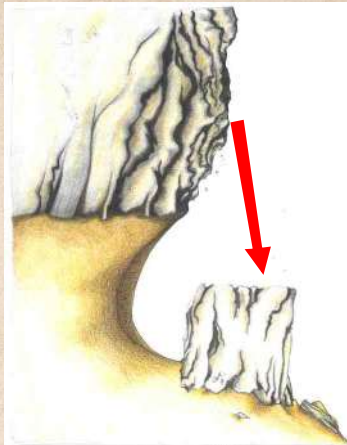




Cette coupe montre l'importance de l'érosion qui a permis à l'Amous d'atteindre le granite du horst de Carnoulès :



Le Chaos de l'Amous, un amas de blocs impressionnant

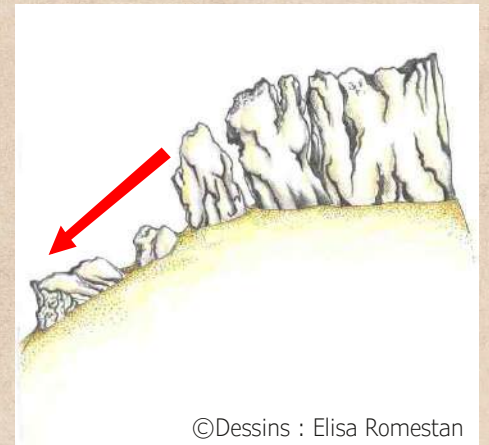


Le Chaos est le résultat de l'effondrement de bancs massifs que l'on observe sur les versants et qui reposent sur un niveau friable.

Cet effondrement est causé :

En rive gauche par un sous-cavage créé par l'action de l'eau de l'Amous.

En rive droite par le glissement de bancs inclinés en aval.



©Dessins : Elisa Romestan

Un aqueduc inattendu et spectaculaire longe le Chaos de l'Amous...

Sous notre climat méditerranéen, la sécheresse peut sévir six mois d'affilée. Alors pour irriguer les cultures ou pour servir de force motrice, le captage de l'eau a longtemps été un souci vital. Les anciens ont donc réhaussé en la maçonnant une retenue naturelle sur le cours de l'Amous pour y capter l'eau toute l'année. L'eau est dirigée vers un béal (un petit canal) qui la conduit sur 1,5 km jusqu'au château dans le vallon, grâce à sa pente de 3 %.

Pour franchir l'obstacle que constituent le chaos rocheux et la falaise, il a fallu construire un aqueduc qui porte le béal; ses arcades enveloppent parfois les rochers, franchissent les énormes éboulis. Leur conception très soignée évoque une construction du XVII^e siècle.

Tensions, litiges et procès ponctuent l'usage du béal tant la ressource qu'il achemine est précieuse. De nombreux conflits ont entraîné sa désaffectation.



Le Béal, ce petit canal qui permettait la vie.

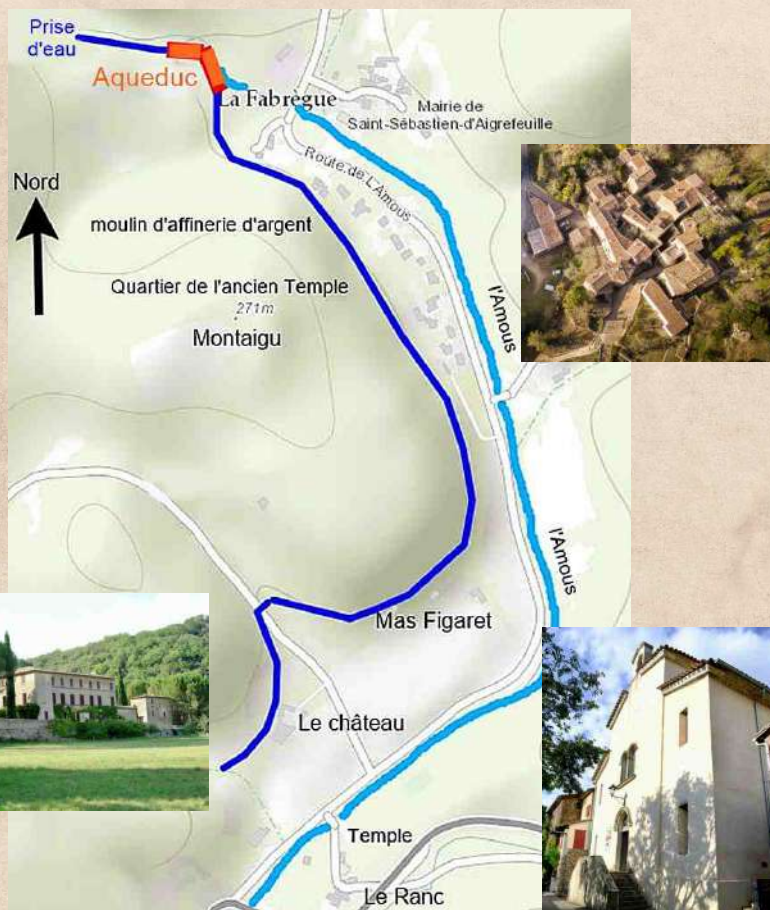
Tout un trajet ...

Ce canal d'irrigation, aujourd'hui désaffecté, prend son départ dans le vallon de l'Amous, 300 m en amont du pont de la Fabrègue, au niveau de la retenue d'eau naturelle.

Dans sa première partie, c'est un canal creusé dans la roche mais très rapidement il arrive au niveau d'une falaise qu'il contourne par un aqueduc. Puis il se poursuit, en contournant la colline de Montaigu par un canal (béal), pour rejoindre, au Ranc, après le Château, un large fossé d'écoulement.

Parcours du béal de la prise d'eau au château :

- en bleu foncé le béal et quelques-unes de ses étapes
- en blanc la route



Un système de canalisation complexe

Cette canalisation est visible en plusieurs endroits (points numérotés) indiqués sur la carte :

Section 1 :

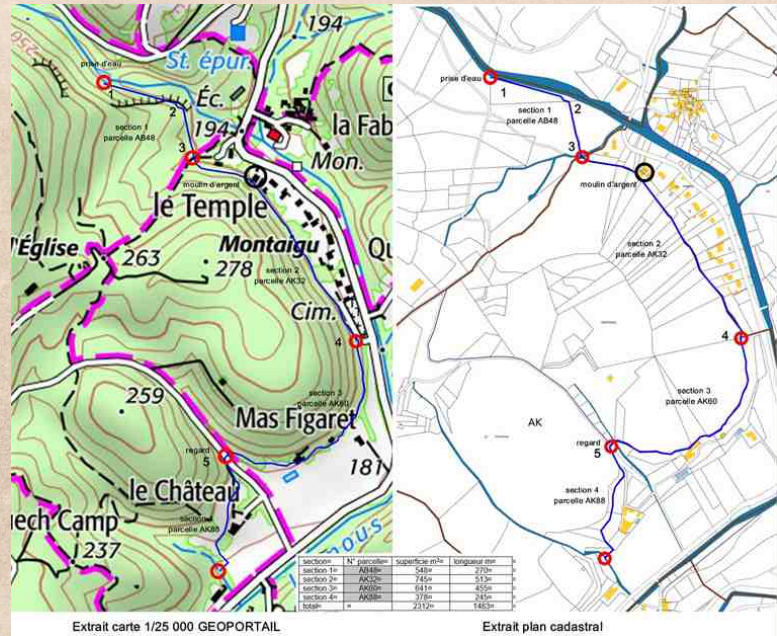
- au captage (point 1),
- au niveau du chaos, au pied de la falaise où un aqueduc a été construit (point 2),
- au quartier du Temple, à son croisement avec le sentier (point 3).

Section 2 :

- au-dessus du cimetière (point 4).

A la limite des sections 3 et 4 :

- sur la route du château (point 5), où il traverse un petit thalweg par un pont renforcé il y a quelques années.

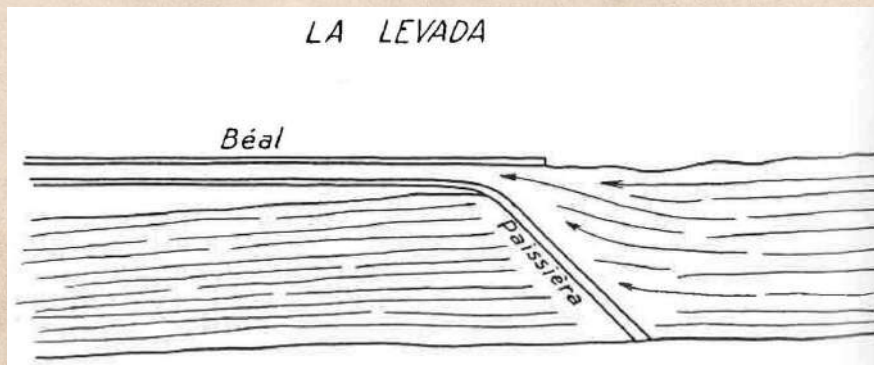


Des esclafidors en nombre

Sur le domaine du château, **24 esclafidors** permettaient la prise d'eau pour l'arrosage. Le béal y desservait aussi 3 bassins réservoirs, **les gorgas**.

Le mot occitan *esclafidor* ou *esclafidou* dérive du verbe *esclafir* : *désempir*. Il désigne une vanne. On ne connaît pas la forme précise des vannes qui jalonnaient le béal. Il s'agissait vraisemblablement de pierres plates ou de grosses pièces de métal plat qui fermaient des ouvertures latérales pratiquées dans les parois du béal et que l'on soulevait pour laisser l'eau descendre dans de petits réservoirs en aval.

Le Béal figure sur le plan cadastral "napoléonien" de Saint Sébastien d'Aigrefeuille daté de 1811 sans autres précisions que l'indication "canal du château" pour la section amont (section 1 du tableau).



Le Temps Cévenol, D. Travier et J.N. Pelen, Ed. Sedilan



En amont sur l'Amous, une paroi formant une retenue d'eau naturelle a été rehaussée autrefois par une **paissiera** (digue, chaussée) relevant le niveau de l'eau (en occitan la levada : la levée) afin de la diriger vers un petit canal creusé sur la rive : le **béal** (béal).

La **levada** donne au **béal** une pente suffisante pour courir depuis la prise d'eau jusqu'aux terres du château qu'il irriguait. Un peu en aval, au quartier du Temple, il desservait le "**moulin d'affinerie d'argent**" attesté au XVII^{ème} siècle.

Fontaine de la Fabrègue :

Malgré l'indication "1901" qu'elle porte, la fontaine (la font en occitan) de La Fabrègue est mentionnée dans les textes dès 1649.



Ver à soie mangeant une feuille de mûrier :

A partir du XVIII^{ème} siècle, les mas s'agrandissent d'un étage où l'on élève le ver à soie : ce sont les magnaneries. Le mûrier s'installe : ses feuilles servent à nourrir les vers.



La Fabrègue, un hameau typique de la vie cévenole

Blotti au pied de la colline du Castellas sur un affleurement rocheux, ce hameau est étagé en niveaux qui suivent au plus près les pentes du terrain. Les maisons bien serrées occupent aussi peu de place que possible afin de préserver la moindre parcelle cultivable.

Ainsi, au gré des alliances et des successions, les bâtis successifs des familles se reliait au-dessus de la rue qui devient un "couvert". Celui de La Fabrègue est l'un des plus longs de la région.

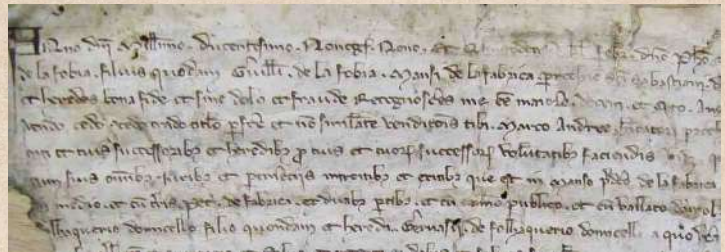
En 1600, quatre familles propriétaires se partagent le hameau et produisent tout ce qui leur est nécessaire : à proximité s'étendent jardins arrosables au bord de l'Amous, champs de chanvre, châtaigniers. Dans la pente, des murs en pierres sèches retiennent des terrasses (faïsses) plantées de vignes, d'oliviers, de fruitiers, de céréales. Plus haut, chênaies, châtaigneraies et terres non cultivées sont pâturées par quelques moutons.

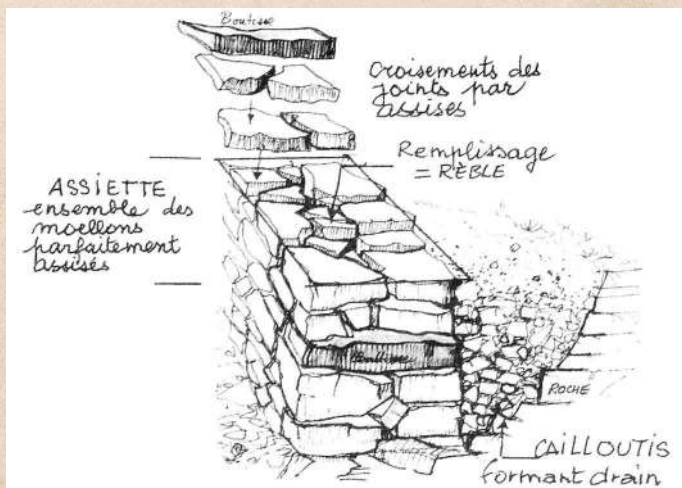
Durant la Guerre des Camisards (1702-1704), le hameau protestant subit une terrible répression : en juin 1703, les dragons du roi attaquèrent une assemblée religieuse clandestine, faisant des dizaines de morts dont cinq furent roués ou pendus. En février 1704 il fut pillé et saccagé.

Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, le bâtiment qui abrite la mairie (et autrefois l'école publique) donne à La Fabrègue une place centrale dans la commune.

Acte notarié :

En 1299, cet acte notarié mentionne le nom de lieu "mans de lafabrica" (le mas de la fabrègue). En latin, fabrica, en occitan fabregas, signifie "atelier d'artisan" qui désignait principalement une forge. La proximité d'anciennes mines de métaux laisse donc supposer qu'une forge est à l'origine du hameau.





© Michel Rouvière, dessin extrait de l'ouvrage "La restauration des murs de soutènement de terrasses" (PNC)



La calade, tapis de pierres posées verticalement sur chant et jointoyées à sec, peut habiller rues, places, jardins, routes, chemins... Elle offre une grande résistance aux agressions mécaniques ainsi qu'à l'érosion par les eaux de ruissellement. Les pierres de cette calade ont été taillées à la main avec des outils simples, massette et ciseau.

Des paysans sculpteurs de montagne

Dans notre pays tout de roche et de pentes, les paysans devaient créer les surfaces cultivables.

Ils sont donc devenus bâtisseurs pour construire des murs de soutènement en pierre sèche qui retiennent des sols plats (faïsses) où peu à peu se forme un humus. La pierre sèche servait aussi à construire petites maisons, cabanes, murs d'enclos pour les troupeaux, limites de propriété et, avec une technique différente, des calades comme celle de la Fabrègue.

Parfois il a fallu extirper puis briser, tailler le rocher ; souvent, les pierres proviennent du sol même de la construction, de l'épierrage des champs, voire de la récupération des pierres d'un bâtiment ruiné. Elles sont assemblées, comme depuis la Préhistoire, sans liant ni mortier et sans gros outils. C'est donc une construction qui ne coûte que le travail d'hommes rudes contraints à l'autosubsistance.

Ce paysage de pierre sèche cumule les atouts :

Les murs laissent l'eau de pluie s'écouler entre les pierres et assurent ainsi le drainage des cultures tout en limitant l'érosion du sol.

Les terrasses sont équipées de fossés et de drains qui canalisent les eaux.

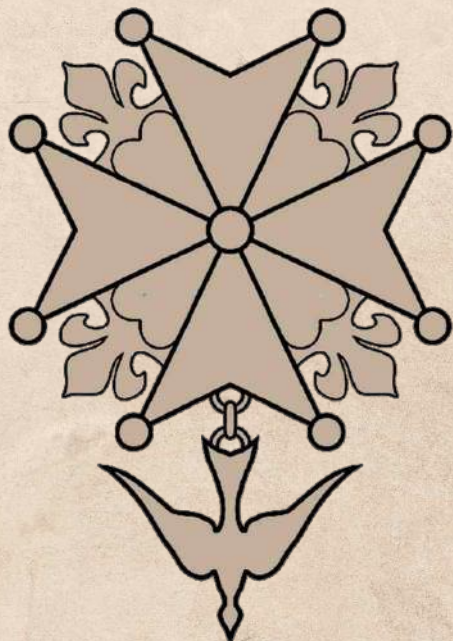
Les gradins bien entretenus font office de coupe-feux.

Un asile pour la biodiversité :

Dans les interstices entre les pierres s'accrochent lichens et mousses puis des plantes grasses capables de stocker l'eau. Leur décomposition crée un substrat qui accueille ensuite fleurs et graminées en attendant le lierre et la vigne sauvage.

Avec les vides qui atteignent 20 % de son volume, le mur devient un gîte pour les animaux, depuis les insectes (fourmis, chenilles, araignées...) jusqu'aux hérissons et parfois aux chauves-souris, en passant par divers lézards, orvets et petits rongeurs, parfois rejoints par les oiseaux: rougequeue, bouvreuil, bergeronnette... Parmi eux figurent des espèces protégées et des auxiliaires de culture.





La croix huguenote est une croix de Malte complétée de fleurs de lys et d'un pendentif généralement en forme de colombe, symbole du Saint-Esprit. Créée à Nîmes juste après la révocation de l'Edit de Nantes, elle n'a longtemps été **qu'un bijou discret** que les protestants portaient au bout d'une chaîne autour du cou, **en signe d'insoumission**. Elle n'apparaît dans les cimetières communaux qu'à la fin du XIX^e siècle. On n'en voit donc pas dans les plus anciens cimetières familiaux.

Un vieux cyprès dans le paysage signale très souvent l'emplacement d'un cimetière familial ou d'une tombe oubliée.



La tradition des petits cimetières familiaux

Un peu partout dans nos Cévennes, dans les villages ou perdus dans la nature, on découvre des tombes isolées, des caveaux ou des mini-cimetières. Ce sont des sépultures protestantes.

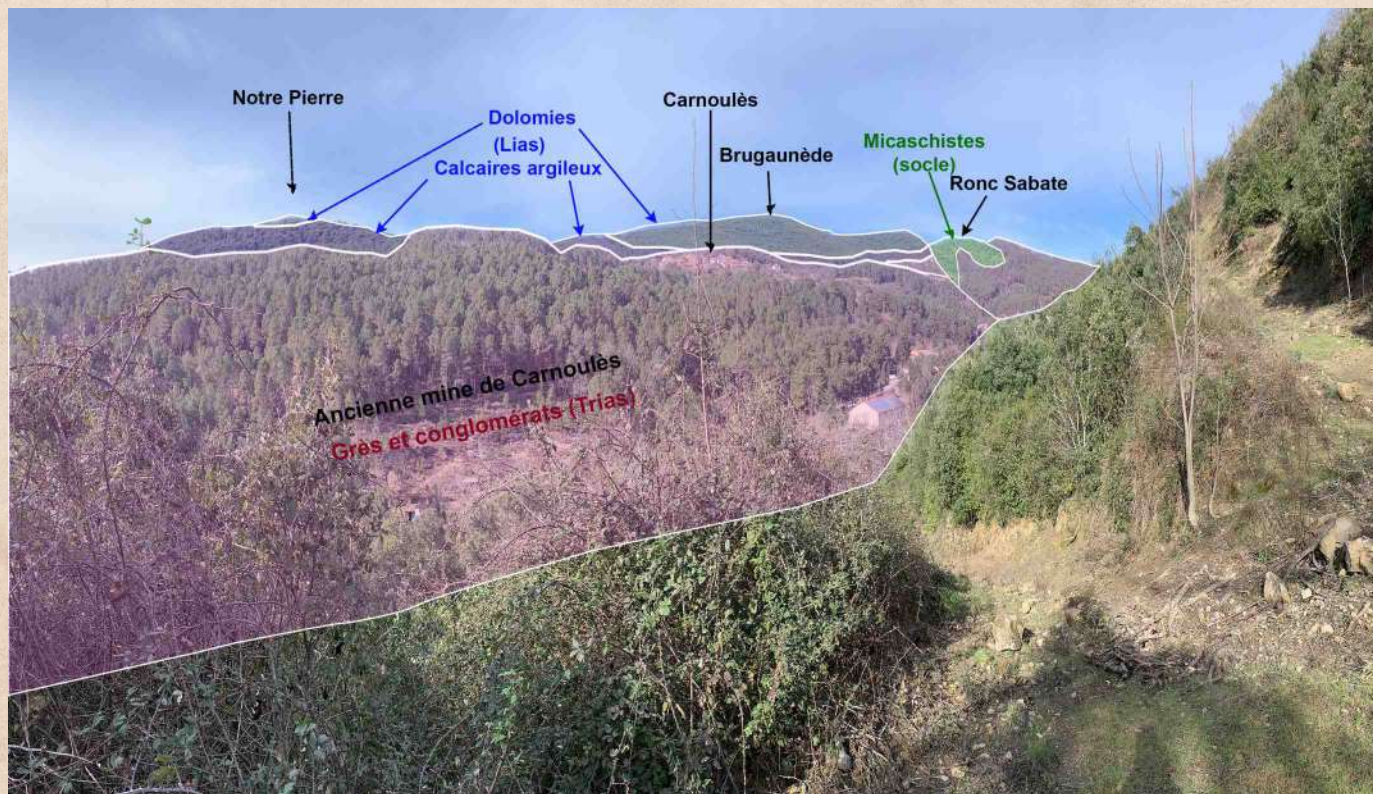
Depuis le début de la Réforme au XVI^{ème} siècle, les protestants étant rejetés comme hérétiques dans le royaume, l'inhumation leur était interdite dans les "lieux saints": cimetière, église ou même caveau d'ancêtres catholiques. La Réforme de son côté, rejetant la pompe catholique d'alors, répudiait tout culte rendu aux morts, ne prévoyait aucune cérémonie funèbre.

Après la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV en 1685, le conseil du roi précise : "Sa Majesté ne veut pas qu'il y ait d'endroit marqué pour les enterrements de ceux de la religion réformée et chacun pourra les faire enterrer où bon lui semblera". Il ajoute : "de nuit et sans rassemblement".

Alors jusqu'à la Révolution, les protestants sont ensevelis clandestinement "dans les terres", c'est-à-dire un champ ou un jardin appartenant à la famille. Seuls les cyprès signalent la place de tombes austères sans nom, sans croix ni épitaphes : les persécutions obligent à la discrétion.

Avec l'Édit de Tolérance de 1787 puis le Concordat de Bonaparte en 1802, les protestants ne sont toujours pas admis dans les enceintes catholiques mais leurs cimetières familiaux peuvent apparaître au grand jour, parfois enrichis de pierres tombales, d'épitaphes, de versets bibliques...

Aujourd'hui, les vieilles familles protestantes d'ici continuent à ensevelir leurs morts dans le grand berceau naturel de notre vallée, dans la même terre, auprès de leurs ancêtres.



Le type de végétation présente sur un territoire est lié aux **facteurs météorologiques et climatiques**, mais aussi fortement à la nature du sol (facteurs édaphiques). Le sol joue un **rôle primordial** de par ses qualités physiques (texture, densité, structure, température, etc.), ses qualités chimiques (quantité de matière organique, potentiel redox, capacité d'échange anionique et cationique) et sa disponibilité en ressources (eau, éléments minéraux).

Le couple sol-plante au cœur des écosystèmes

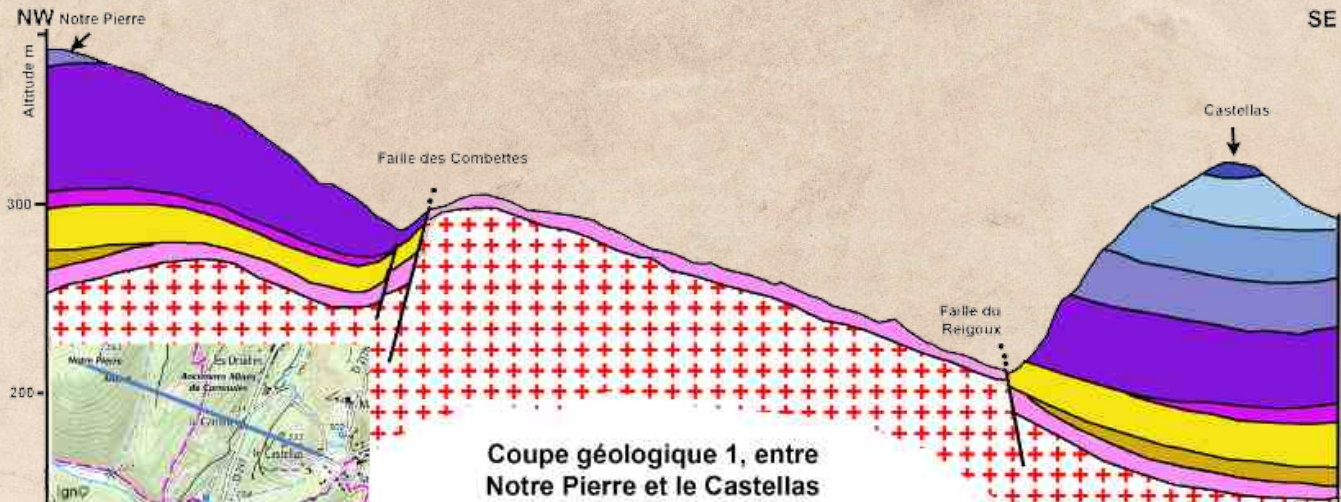
Les sols et les plantes forment des couples en interaction permanente, qui ne cessent de s'influencer mutuellement.

Sur le grès, qui contient de la silice qui présente un pH acide, on voit se développer le châtaignier, le pin maritime, la fougère, la bruyère et les genêts.

Sur les sols calcaires argileux, c'est le règne du chêne vert, du buis et des aubépines.

Certaines plantes arrivent à pousser sur les deux types de sol (avec parfois une préférence), comme le chêne pubescent et le chêne sessile.

Grâce à leur système racinaire et aux substances qu'il sécrète, les plantes désagrègent la roche-mère, modifiant ainsi le sol qui les nourrit.



Un blason qui évolue

Le premier blason des Aigrefeuille, dans le vocabulaire héraldique, est "d'azur à trois étoiles à six rais d'or, deux et une, au chef cousu de gueules", ce qui se lit: sur fond bleu, trois étoiles jaunes à six branches, deux et une, une bande rouge en haut.

Leur devise Nec alieno lumine peut se comprendre Pas de lumière (dans le sens de gloire) due à autrui ou La lumière (la gloire) ne vient pas d'autrui.

La famille a essaimé au fil des siècles dans le sud de la France et plusieurs communes portent dans leur nom le patronyme "d'Aigrefeuille". Au gré des alliances et des fonctions prestigieuses, le blason s'est transformé mais la famille reste toujours identifiable par les trois étoiles et la bande rouge.



Ce tesson trouvé sur le Castellás parmi d'autres céramiques provient d'une assiette glaçurée verte à décor ondulé typique d'un atelier du sud de Chypre (Paphos) actif au XIII^e siècle.

Origine du nom Aigrefeuille

Le nom Aigrefeuille dérive du nom latin *ilex aquifolium*, devenu en occitan *lo grifol*, *agrèvol*, *grefuèlh*... et en langue romane *agrifolio* qui désigne la feuille qui pique: le houx. On trouve en effet beaucoup de houx à petites feuilles piquantes dans les forêts de notre vallée.



Le Castellat, la gloire passée des seigneurs d'Aigrefeuille

Cette tour malmenée par le temps, vestige du Castellat (château) d'Aigrefeuille, est un témoin de l'illustre famille de seigneurs qui s'installa ici au XII^e siècle, sans doute intéressée par la présence de minerai, ainsi que par l'abondance de châtaigniers, chênes blancs, et de prairies en bas de vallée pour les troupeaux de moutons. Surplombant la vallée du Reigoux, cet emplacement permettait d'en contrôler toute l'activité, dont les mines de fer et d'argent.

Avec la Croisade contre les Cathares commence le déclin des Aigrefeuille, soumis à l'hostilité des représentants du pouvoir royal entre 1230 et 1240. Cela commence par des vols, puis le sénéchal Pierre d'Athis envoie ses hommes qui détruisent les maisons de Pons d'Aigrefeuille, le haut de la tour et les constructions attenantes de Guillaume d'Aigrefeuille dont ils brisent aussi les vases à vin et les meubles, et à qui ils prennent ses draps, du linge et du fer.

Malgré l'enquête initiée par Louis IX et ses tentatives de réparer les injustices commises par les sénéchaux, les Aigrefeuille n'obtiennent aucune compensation. Les archives montrent même que la justice s'acharne longtemps contre eux.

La destruction du château entraîna le glissement de la vie des seigneurs dans la vallée vers le mas du Cros, qui deviendra le château actuel. A la fin du XIII^{ème} siècle, la seigneurie est partagée avec Gervais de Folhaquier.

Les Aigrefeuille se dispersent, plusieurs ont des postes clés à Alès, d'autres migrent vers Montpellier et deviennent seigneurs verriers. Quand les Saze, riche famille d'Anduze, achètent les diverses coseigneuries du territoire au XV^e siècle, le Castellat est en ruine.



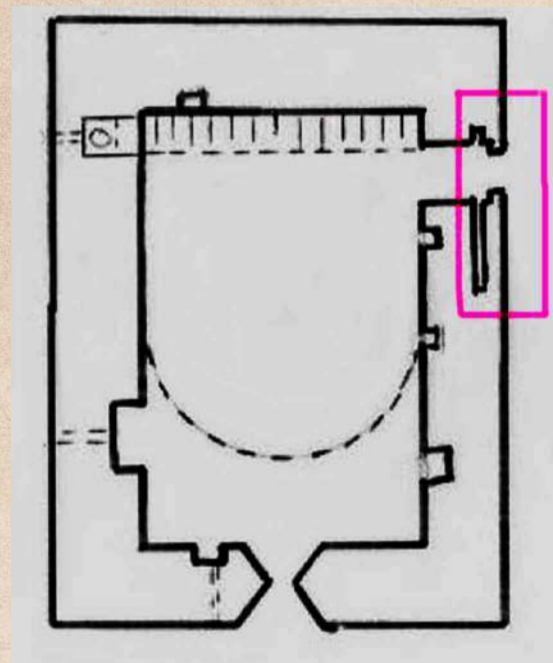


Le Lavabo :

La plus grande des niches était un **placard qui abritait un lavabo percé d'un trou d'évacuation** ainsi qu'une planche pour ranger vaisselle et ustensiles.

Plan :

Sur ce plan sont figurés **l'escalier disparu, les latrines** sur le palier du premier étage et, dans le cadre rouge, **deux percements** dans les murs de chaque côté de l'entrée: on y glissait la barre qui servait à bloquer la porte une fois fermée.



Le Castellat, une habitation très stratégique

L'architecture de cette tour est caractéristique de celles qui furent construites par les seigneurs liés à la grande famille des Bernard-Bermond de Sauve et Anduze, vassale des comtes de Toulouse, qui a dominé la région jusqu'en 1243. On les appelle tours bermondées. Carrées ou rectangulaires, elles ont des murs épais de 1,5 m en pierres de taille bien régulières à joints fins dont de nombreuses pierres à bossage. L'entrée de plain-pied est voûtée en plein cintre. Tous les niveaux sont voûtés en berceau.

D'autres tours bermondées existent dans la région par exemple à Sommières, Tornac, Durfort, Sauve... La plus belle est la plus haute des trois tours du Duché à Uzès. Beaucoup sont associées à d'autres bâtiments. La nôtre est l'une des rares devenue isolée; perchée à 330 mètres, elle laisse bien comprendre son rôle majeur dans la vallée.

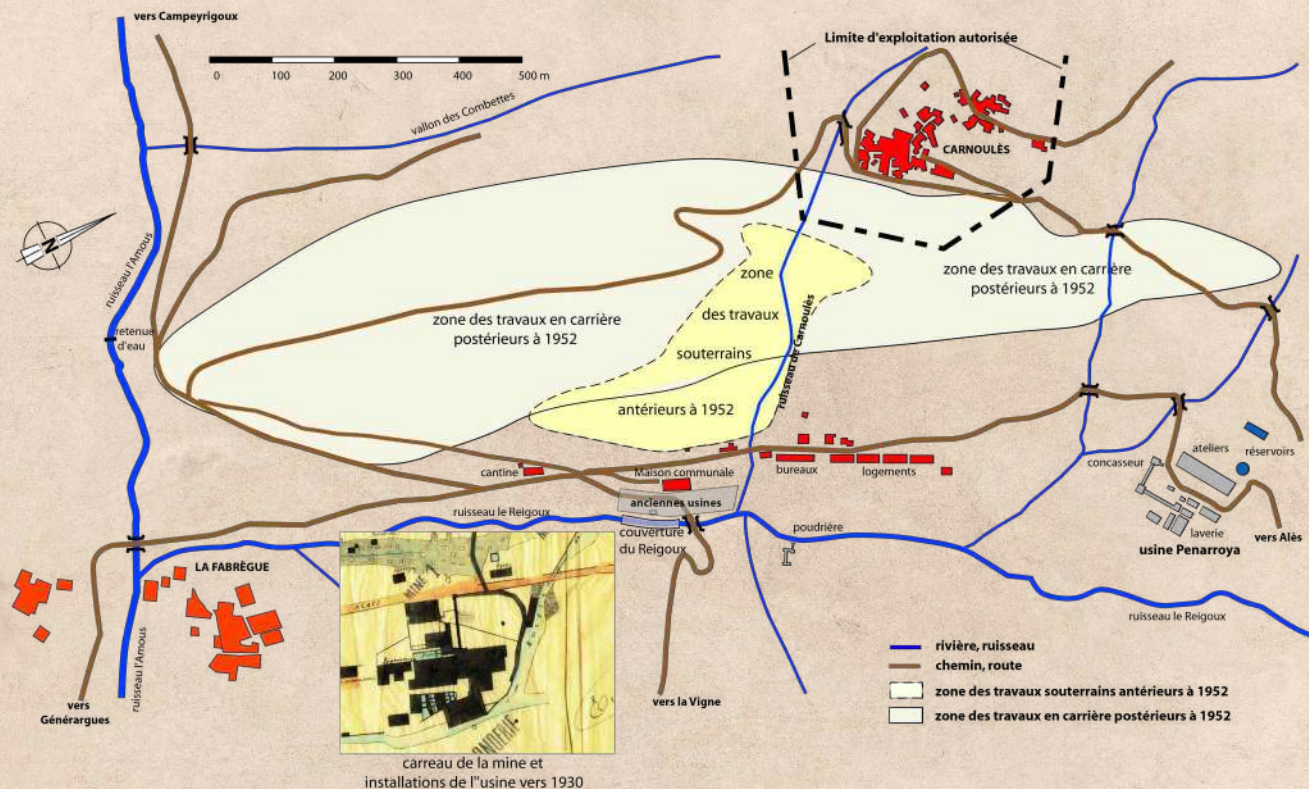
Il faut l'imaginer au centre d'un espace fortifié, cerné à mi-pente par un mur précédé d'un fossé. Des maisons adossées à cette enceinte formaient un hameau. Haute de 8 mètres et sommairement couverte de lauzes, notre tour a perdu de sa hauteur: les traces d'un escalier contre le mur de droite en entrant et de latrines au-dessus, montrent qu'elle a compté au moins un étage de plus.

Logement du seigneur, c'était aussi un point de surveillance : elle est située exactement dans l'axe de la vallée de l'Amous et depuis sa terrasse disparue sur le toit, on avait vue sur Générargues (3,5 km), Mont-Sauve (4,5 km), Saint-Julien-d'Anduze (6,1 km) et même Pic Saint-Loup (40 km). Cela suggère fortement aussi un relais pour échanger des signaux.

Pierres à bossage :

De nombreuses pierres à bossage rustique sont réparties sur les façades. Un bossage consiste, lors de la taille, à laisser en saillie une large surface au milieu de la pierre. On la taillait ainsi plus vite par souci d'économie et les bossages, présents sur les faces ensoleillées, créaient des jeux de lumière qui renforçaient l'impression de puissance du bâtiment.





La Penarroya a entassé les déchets miniers toxiques dans une combe en haut du ruisseau Le Reigoux. **A partir de 2010, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) a mené des études approfondies** de cette zone dite "des stériles". Après d'importants travaux de végétalisation de la surface, de captage et de canalisation des eaux de ruissellement, Saint Sébastien est considérée comme **une commune modèle en matière de dépollution de stockage de déchets miniers.**

Les mines et les usines

Le sous-sol de cette petite vallée du Reigoux est formé de granite sur lequel se sont déposés des grès du Trias âgés de 200 à 250 millions d'années. Ces grès sont minéralisés par de la galène, du sulfure de plomb (PbS) renfermant également un peu et de la pyrite (sulfure de fer, FeS). La présence d'argent aurait suscité une exploitation artisanale au XVII^{ème} siècle. Mais c'est **l'attribution en 1833 d'une concession** pour plomb argentifère qui va lancer une exploitation industrielle.

Plusieurs périodes d'exploitation vont alors se succéder durant le XIX^{ème} siècle et la première moitié du XX^{ème} siècle, avec autant d'arrêts et de redémarrages de l'extraction. Avec une teneur en plomb inférieure à 10 % le gisement est pauvre, mais reste assez riche en argent. **Les travaux sont essentiellement souterrains** : extraction du minerai, création de vastes chambres en laissant régulièrement des piliers pour soutenir la voûte. Seules les zones riches seront exploitées, notamment le vallon descendant de Carnoulès vers le Reigoux.

Durant cette période, trois usines de traitement du minerai se sont succédées. Il y eut même dans les années 1860-1870 une petite fonderie de plomb.

En 1936 la dernière entreprise cessera toute activité et renoncera à la concession.

Au début des années 50, la société minière et métallurgique Peñarroya réalise des forages pour évaluer la valeur et l'extension du gisement et en 1953 obtient un permis d'exploitation en carrière. Une nouvelle usine de traitement et de concentration du minerai est construite.

En 1962, l'exploitation atteint les limites de rentabilité et cesse son activité.

Le bilan de 130 années d'exploitation discontinue souligne les disparités d'objectifs, de moyens techniques et de méthodes d'exploitation :

de 1833 à 1912 : 50 000 t / effectif de quelques dizaines de personnes.

de 1927 à 1930 : 50 000 t / une centaine d'ouvriers et employés.

de 1951 à 1962 : 1 250 000 t (plomb, zinc et argent) / une centaine de personnes.



ACTIONS MISES EN ŒUVRE SUR L'ENSEMBLE DES ZONES DE L'AVAL

- Mesures de la concentration en métaux dans les sols, l'eau (des puits et des rivières), l'air, les fruits et légumes**
- Complément d'études sur les sols à Gènerargues*



ANCIENNE MINÉ À CIEL OUVERT ET SOUTERRAIN (ZONE DE 55 HA) (ZONE B)

PROBLÈMES :

- Sols chargés en métaux, dont une grande partie à nu
- Nombreux dépôts de résidus
- Drainage minier acide

ACTIONS MISES EN ŒUVRE :

- Etude sur le réaménagement de cette zone*
- Etude de faisabilité du phytomanagement*



Direction générale des vents

Carnoules

ANCIENNE USINE (ZONE A)

PROBLÈMES :

- Aménagement progressif en habitation et locaux divers

ACTIONS MISES EN ŒUVRE :

- Diagnostic du bâti pour analyser les risques*
- Suivi de la qualité de l'air*



D12

Reigous

© Mairie de Reigous
06 47 79 018

Amous

La Fabrègue

REIGOUS

PROBLÈMES :

- Cours d'eau pollué par les eaux acides et chargées en métaux (drainage minier acide) ayant transité dans les résidus industriels et dans le massif naturel minéralisé



IMPORTANT DÉPÔT DE RÉSIDUS INDUSTRIELS (5,5 HA ; 6 à 20 M DE HAUTEUR) (ZONE C)

PROBLÈMES :

- Ouvrages non entretenus pendant des années
- Drainage minier acide
- Arrivée d'eau souterraine

ACTIONS MISES EN ŒUVRE :

- Réhabilitation du réseau de collecte des eaux de ruissellement (pour qu'elles ne pénètrent pas dans le dépôt)*
- Pose de clôtures et d'un portail*
- Création de pistes d'entretien*
- Mise en place d'une télésurveillance*
- Confortement du mur de soutènement (mur de 30 mètres de long, jusqu'à 7 m de haut)*



DÉPÔTS DE SÉDIMENTS LE LONG DU REIGOUS ET DE L'AMOUS SUITE AUX INONDATIONS (ZONE D)

PROBLÈMES :

- Sédiments chargés en métaux

ACTIONS MISES EN ŒUVRE :

- pas d'action prioritaire décidée, car il n'y a pas d'usage de l'eau de la rivière
- les travaux sur le dépôt de résidus industriels devraient induire une réduction du transfert de métaux. Un suivi sera réalisé pendant deux ans après les travaux.



ACTIONS MISES EN ŒUVRE AUPRÈS DES HABITANTS :

- Dépistage et mesure d'imprégnation biologique, assortis d'une enquête sur les habitudes de vie auprès des riverains, réalisés par l'ARS.



* Actions lancées en 2016 sous l'égide de l'ADEME (suite à l'arrêté préfectoral de 2014) par ICF Environnement, Teoura, Siotec, Eaujean, L'Inra, Bungeop et une entreprise de travaux.
** Actions réalisées sous l'égide de l'ADEME entre 2011 et 2013 (suite à l'arrêté préfectoral de 2010) par ICF Environnement, Bungeop et Bousa

Des bactéries pour réduire la pollution

L'exploitation passée des minerais métalliques (plomb, zinc, argent) en contrebas de Carnoulès a généré **des déchets miniers riches en soufre, fer et éléments toxiques comme l'arsenic.**

Erodés par l'air et la pluie, ils se dissolvent et produisent des écoulements acides contenant jusqu'à 100 mg par litre d'arsenic, polluant les rivières.

Mais la nature est pleine de ressources : il existe des micro-organismes qui transforment le fer et l'arsenic et les immobilisent sous une forme stable.

Depuis vingt ans, le **laboratoire HydroSciences Montpellier** a mené des recherches dans le **cadre de l'Observatoire OREME**. Elles ont permis d'identifier les micro-organismes impliqués et de comprendre par quels processus biogéochimiques ils atténuent naturellement la pollution.

Les établissements publics ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Energie) et BRGM (Bureau de Recherches Géologiques et Minières) au cours de deux projets successifs (**IngECOST-DMA de 2014 à 2017 puis COMPAs de 2018 à 2022**) mènent des travaux en partenariat avec Hydrosciences pour développer des solutions de traitement innovantes et écologiques en exploitant ces processus naturels.

L'Arrêté préfectoral du 31/08/2020 charge l'ADEME pour 4 ans au niveau du stockage des résidus :

- des opérations de maintenance
- du suivi des eaux souterraines et en aval
- d'une étude hydrogéologique pour rechercher des solutions de drainage partiel des eaux souterraines

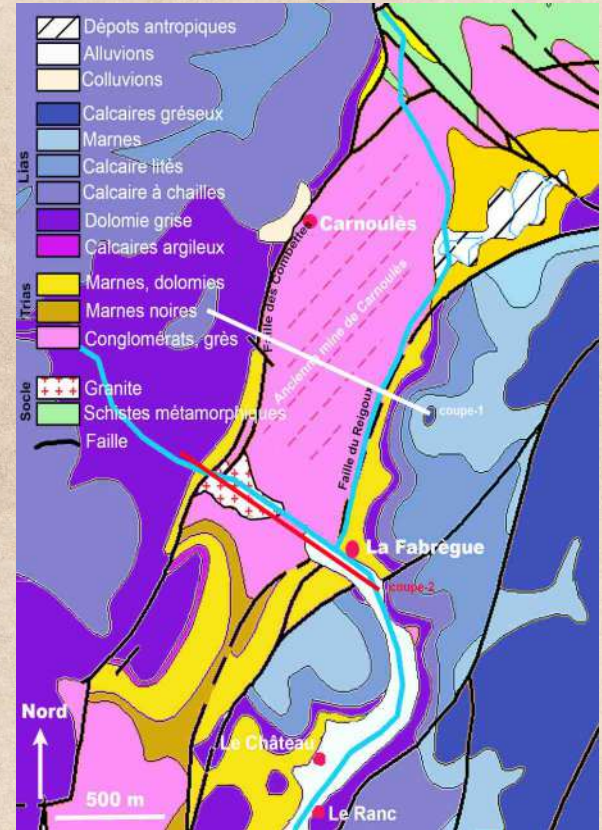
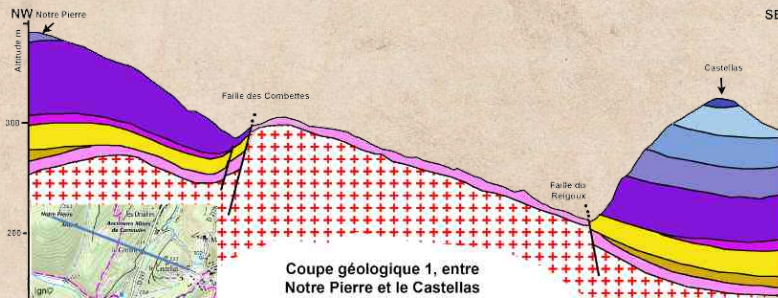
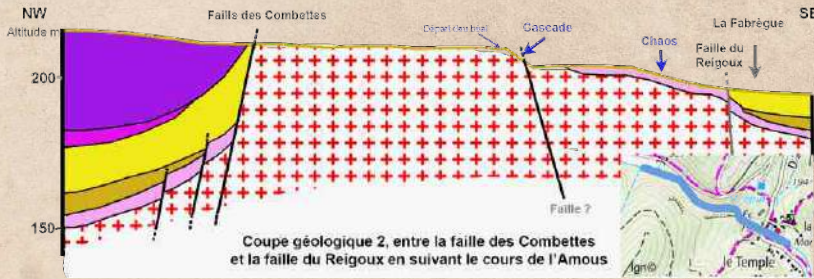
Pourquoi une eau orange ?

L'acidité de l'eau favorise l'oxydation bactérienne du fer, donnant cette couleur orangée qui précipite, comme un dépôt de particules de rouille...



Drainage minier acide du Reigous, Saint Sébastien d'Aigrefeuille (crédit Photo M. Leblanc & J.C Personné, HydroSciences Montpellier).

Les deux coupes ci-dessous montrent bien l'importance de la structure en horst, délimitée par la faille des Combettes et la faille du Reigoux :



500 millions d'années de bouleversements

Il y a environ 500 millions d'années, notre région se situait sans doute sous une mer. Vers -400 millions d'années se forme une chaîne de montagnes, la chaîne hercynienne, qui disparaît 100 millions d'années plus tard, au Carbonifère supérieur, alors que se crée le bassin houiller du Gard. Cette chaîne est à l'origine de la formation des schistes et des granites qui constituent une partie des sols de Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille.

A la fin de ce cycle hercynien, la chaîne presque arasée laisse place au cycle pyrénéo-alpin qui se poursuit aujourd'hui. Au début (au Trias), tandis que commence la grande histoire des dinosaures, l'érosion génère des dépôts de grès et de conglomérats au niveau desquels se situe le gisement de plomb argentifère de notre vallée.

La mer envahit à nouveau brièvement la région qu'elle couvre de marnes noires plus ou moins gréseuses; en se retirant elle dépose des marnes, des dolomies, carbonates doubles de calcium et de magnésium ($MgCa(CO_3)_2$), et localement du gypse auquel le vallon des Gypières, à Générargues, doit son nom.

Une nouvelle immersion marine qui dure cette fois 150 millions d'années, du Jurassique au Crétacé, laisse au nord-ouest et au sud-est de notre territoire des reliefs constitués de divers formations carbonatées.

Tout cela va être bouleversé par une longue et complexe évolution. La surrection des Pyrénées entraîne la formation de plissements orientés est-ouest et la réactivation de grandes failles (traits noirs sur la carte). Des poussées verticales surélèvent (comme à Carnoulès) ou abaissent ces panneaux et l'érosion cause la disparition de 1000 à 2000 mètres d'épaisseur de terrains. C'est ainsi que la morphologie actuelle de Saint-Sébastien a émergé, hétérogène, bousculée et provisoire.

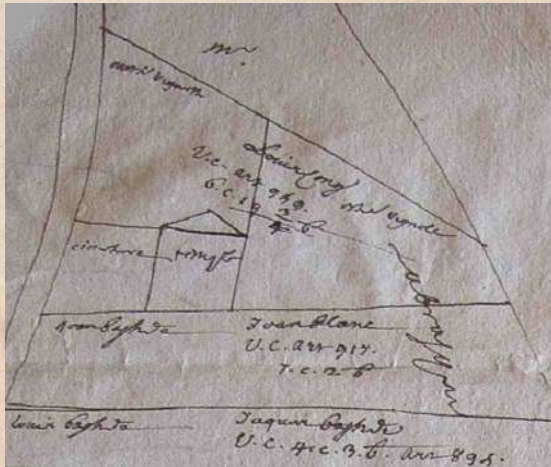
La minéralisation

Le gisement de Carnoulès se situe dans la grande zone minéralisée des Cévennes très connue pour ses minéralisations à plomb et zinc avec une dominante du plomb dans les zones siliceuses (comme ici) et du zinc dans les zones carbonatées.

Le minerai de Carnoulès s'est mis en place dans une zone sur élevée (horst, cf schéma), qui a ensuite été érodée pour permettre au gisement d'affleurer.

Le minerai était composé de galène (PbS) légèrement argentifère et de pyrite (FeS_2) plus ou moins arsénisée (mispickel) accompagnée d'un peu de blende (ZnS). **Il s'agit très probablement d'une minéralisation d'origine hydrothermale, la porosité des grès et conglomérats ayant permis l'accumulation de la minéralisation.**

Plan du XVII^e siècle (AD du Gard Dépôt 4 625). Le "Temple" et le "Cimetière" y sont mentionnés.



Le cadre rouge montre l'emplacement estimé du temple disparu.

Un petit cimetière s'étendait entre la route et le temple.

Le temple a disparu, le cimetière est resté. Très agrandi aujourd'hui, il porte de très discrètes traces du temple devant lequel il apparut. Le temple a aussi laissé son nom à ce quartier de Saint-Sébastien.

Le premier temple n'est plus qu'un souvenir

La communauté protestante avait acquis depuis plusieurs années la parcelle destinée à recevoir son temple.

Le 13 aout 1656, les consuls Pierre Michel et Jacques Bastide empruntent à André Rafin et Demoiselle Anne Cahourse administratrice des hoirs Rafin, la somme de 325 livres pour la construction du temple.

L'an 1662, le 6 septembre, un huissier d'Anduze, Jean Maistre, s'achemine jusqu'à Saint Sébastien à la requête du syndic général du clergé du diocèse de Nîmes, pour faire appliquer et exécuter l'Edit de Nantes, justifiant que les habitants de la R P R n'ont pas le droit d'exercer leur religion dans la paroisse, et qu'ils contreviennent en plusieurs chefs au dit Edit.

1663 : Le Sieur Coutelle (Généralguy) a réglé la somme de 26 livres aux seigneurs commissaires pour Saint Sébastien et Généralguy pour deux ordonnances portant sur le maintien de l'exercice de la religion dans les deux villages. Les habitants se défendent pour continuer le libre exercice de la religion P R dans le dit lieu. Ils remettent au syndic du clergé les titres en vertu desquels ils exercent publiquement leur religion dans le dit lieu. Disent qu'il y a cent ans, immédiatement après l'Edit de janvier 1561, généralement tous les habitants du dit lieu se firent recevoir en ladite religion, depuis ce temps l'exercice public de celle-ci y a été librement fait jusqu'à ce jour sans aucune interruption ni empêchement.

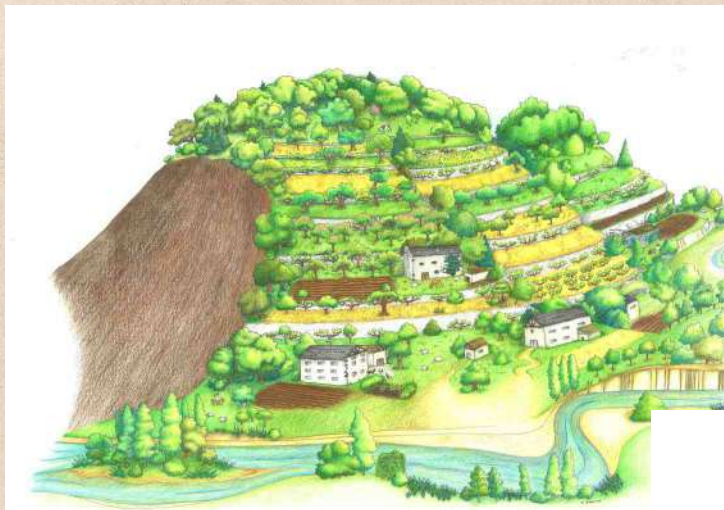
Depuis l'Edit jusqu'en 1629 il ne s'est célébré aucune messe, à cause des guerres et parce il n'y a aucun habitant catholique. Malgré la perte à cause des guerres et épidémies des livres recueillant les actes des consistoires, les mariages et baptêmes, ils fournissent plusieurs documents du XVIe siècle contenant des extraits de registres de baptêmes et de mariages.

Le 30 mars 1663 le tribunal rejette la demande du clergé de Nîmes et décide de maintenir les droits des habitants de continuer l'exercice de leur religion.

Le bâtiment était régulièrement entretenu au fil des ans : réparations du toit et de la chaire, achat d'un banc pour les « anciens ».

En 1679 : le vendredi 3 février, les parents du **célèbre chef camisard Pierre Laporte dit Rolland, Jean Laporte** et Madeleine Gras, s'y sont mariés en présence du pasteur Théophile Alméras.

En 1685, avant le 14 octobre, les habitants doivent démolir eux-mêmes leur temple, la communauté doit acheter les matériaux au lieutenant du régiment de dragons, le Sieur Bascou, et utiliser ces matériaux pour réparer la maison presbytérale, située plus haut près de l'église Saint Sébastien.



XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle

- Culture sur des faïsses (olivier, vigne, etc.)
- Des mûriers nourrissent les vers à soie
- Le châtaignier nourrit les hommes et les troupeaux de moutons et chèvres
- Le maraîchage est pratiqué au bord des cours d'eau



De nos jours...

- Arrêt de la culture du ver à soie
- La forêt envahit les anciennes cultures
- Le pin maritime envahit les paysages
- Les murets en pierre s'écroulent

Un paysage en mouvement

Le paysage que vous voyez autour de vous n'est pas figé, il a évolué et continue d'évoluer en fonction du climat bien sûr, mais aussi et surtout de l'activité humaine. Les forestiers, agriculteurs, éleveurs, artisans, mineurs, ..., l'ont façonné durant des siècles. Tout au long de votre promenade, vous retrouverez des vestiges plus ou moins bien conservés qui marquent l'histoire passée de nos paysages.

XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle :

Chaque zone du paysage est utilisée et optimisée pour les cultures. Les montagnes sont couvertes de faïsses permettant la culture d'arbres fruitiers comme l'olivier. Les vignes, qui supportent le manque de terre, sont plantées en pied de mur. Les hameaux sont bâtis sur les contreforts des zones plates près des cours d'eau ou plus en altitude. Le châtaignier est omniprésent, entretenu, et sert à nourrir les hommes autant que les troupeaux de moutons et chèvres. Les bords de cours d'eau sont totalement utilisés pour le maraîchage et les plantations fruitières.

De nos jours ...

La culture du châtaignier a été progressivement abandonnée au profit du mûrier blanc qui a servi à nourrir les vers à soie élevés dans les magnaneries, qui sont souvent une surélévation de la maison d'habitation.

Avec l'arrêt de la culture du vers à soie, les paysages ont été abandonnés au développement de la forêt « naturelle » composée de chênes blancs ou verts mais aussi du pin maritime. Ce dernier, qui a servi à étayer les mines exploitées dans toutes les Cévennes, a peu à peu gagné et envahis la plupart des paysages comportant un sol acide. Les exploitations minières qui ont transformées les paysages ont été abandonnées, laissant des cicatrices en surface ou en sous-sol. Les terres abandonnées ont laissé la place aux ronces et à une végétation dense qui limite la biodiversité animale au seul profit du sanglier.

Peu à peu, les murets qui retenaient les terres s'écroulent, faute d'entretien.

Et demain, quel(s) paysage(s) ?

Ce sont nos choix de société qui décideront des paysages que parcourront nos enfants. Ici et là, des initiatives locales remettent en état les terres abandonnées pour cultiver ou faire paître des troupeaux. Des systèmes diversifiés permettent à nouveau une biodiversité riche et équilibrée. La forêt longtemps délaissée est de nouveau exploitée avec une gestion qui permet son renouvellement, la plantation d'espèces adaptées et un entretien qui réouvre les milieux.

Importance et richesse des zones humides

La sortie des mines d'eau, par les fuites qui forment des flaques ou par la canalisation de l'eau (canaux, bassins, ...), crée une **zone humide**.

Les zones humides accueillent une biodiversité exceptionnelle : **plus de 50 % des espèces d'oiseaux** en dépendent **et 30 % des espèces végétales remarquables** et menacées en France y sont inféodées.

Une **zone humide** est un **espace inondé ou gorgé d'eau**, de manière permanente ou temporaire. Quand elle existe, la végétation est dominée par des **espèces adaptées à des conditions difficiles** telles que la variation des conditions d'oxygénation, un sol peu porteur ou le lessivage des minéraux. Cette végétation est dominée par des plantes hygrophiles, préférant ou exigeant des conditions humides.

Le territoire du Parc national des Cévennes compte plus de **2000 zones humides** cartographiées dont **2/3 sont des prairies humides ou des tourbières**.



Alyte accoucheur
(photo B.Descaves
©Parc national des Cévennes)



Guêpier d'Europe
(photo KMa
© Nymphalis)



Salamandre tachetée
(photo G.Karczewski
©Parc national des
Cévennes)



Renoncule flottante



Capillaire (fougère poussant
sur les roches humides
(photo J-P.Malafosse
©Parc national des Cévennes)

La Mairie de Saint-Sebastien-d'Aigrefeuille tient à remercier chaleureusement toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à la réalisation de ce beau projet.

Les organismes financeurs : Alès Agglomération, le Fonds Européen Agricole et de Développement de l'Espace Rural (FEADER), la Région Occitanie, le Département du Gard, le Parc National des Cévennes (PNC)

Les partenaires : Didier DELHOUME (Directeur général de la DRAC), Rafael BENACHOUR (DRAC/Conservation patrimoine et urbanisme), Denis GUILBEAU (DRAC/Archéologie des territoires), la fondation du Patrimoine, les archives départementales du Gard, les membres de HSM (HydroSciences Montpellier), de l'OREME (Observatoire de REcherche Montpelliérain de l'Environnement), de l'ADEME (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie), les membres des associations locales de l'ACCA, de L'Aigrefeuille et de l'ADPVA, l'AGAR (Association géologique d'Alès et de sa Région), l'association FAIRE qui a participé à la rénovation de la calade de la Fabrègue et à la réalisation des marches du Castellás, l'entreprise Cabrit TP qui a réalisé les pas japonais sur l'Amous, l'association 1001 Mémoires pour avoir testé le sentier avec des enfants d'Alès et d'Anduze, les agents municipaux qui ont été sollicité tout au long du projet, les nombreux agrifoliens qui ont participé aux chantiers participatifs de la mairie pour mettre en valeur les sites du sentier, tous les groupes de travail qui ont pris part à la rédaction et à l'illustration des panneaux du sentier et de ce livret.

Rédacteur en chef : Guy MANIFACIER (Maire)

Secrétaire de rédaction : Myriam OUALI (Adjointe au Maire)

Rédacteurs : René ALBRECHT (ADPVA), Jeanni BARONE (Conseiller municipal), Laurent BELIER (PNC), Jean-Pierre BOUVIER (AGAR), Christine CAPLIEZ (Adjointe au Maire), Corine CASIOT-MAROUANI (HSM), Adeline COLLETTE (L'Aigrefeuille), Yves COLLETTE (L'Aigrefeuille), François DESARBRES (L'Aigrefeuille), André DUFOIX (L'Aigrefeuille), Marceline FABRIGOULE (Conseillère municipale), Nicolas FAUCHERRE (Professeur d'histoire de l'art et archéologie médiévales à l'Université d'Aix-Marseille), Marc HAUSER (ADPVA), Patrick JACQUEMIN (ADEME), Guy MANIFACIER, Myriam OUALI, Francis RIDEAU (Adjoint au Maire), Jean-Pierre ROLLEY (AGAR)

Graphiste : Karine LOPEZ-BOULANGER

Illustrations/Documents : AD du Gard, Jean-Pierre BOUVIER, André DUFOIX, Nicolas FAUCHERRE, Marc HAUSER, Elisa ROMESTAN, Jean-Pierre ROLLEY, Michel ROUVIERE, D.TRAVIER et JN PELEN

Photo drone : Yves COLLETTE, Mathilde HOUSSAYE

Crédit photos : Jean-Pierre BOUVIER, Adeline COLLETTE, Yves COLLETTE, Jean-Christophe DUCASSE-DEAUX, André DUFOIX, Myriam OUALI, Jean-Pierre ROLLEY

Porteur du projet : Mairie de Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille

Financeurs : Alès Agglomération, Fonds Européen Agricole et de Développement de l'Espace Rural (FEADER), Région Occitanie, Département du Gard, Parc National des Cévennes, Mairie de Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille.

Partenaires : Fondation du Patrimoine, Association géologique d'Alès et de sa Région (AGAR), HydroSciences Montpellier, Observatoire de REcherche Montpelliérain de l'Environnement (OREME), Association L'Aigrefeuille, Association de Défense & de Préservation de la Vallée de l'Amous (ADPVA), de nombreux habitants de la commune.

A partir d'un même constat, à savoir le besoin de valoriser le patrimoine local et de remettre en avant l'identité cévenole, la Municipalité de Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille, l'association L'Aigrefeuille et l'Association de Défense de la Vallée de l'Amous se sont rejointes sur un projet de mise en valeur du patrimoine. Cette démarche s'est concrétisée suite à l'appel à projet du GAL Cévennes, qui offre la possibilité de réaliser des projets de réhabilitation du patrimoine local, culturel, historique et naturel, dans un but économique à travers un développement touristique. Dans notre cas, ce projet, qui remonte à plusieurs années, a été fortement souhaité par les habitants et s'est enfin réalisé grâce aux financements combinés de plusieurs organismes dont Alès Agglomération.

